

# Le grand ciel ferronien

LE LIVRE DES FONDATIONS. INCARNATIONS ET ENQUÉBECQUOISEMENT  
DANS *LE CIEL DE QUÉBEC* DE JACQUES FERRON de Jacques Cardinal

XYZ éditeur, « Documents », 202 p.

par FRANÇOIS HARVEY

La Révolution tranquille est généralement perçue comme un moment de rupture dans l'histoire du Québec, où la société traditionaliste et religieuse qui a déterminé le règne de Maurice Duplessis a soudainement cédé la place à la vie moderne et laïque. Ce lieu commun a été abondamment alimenté par les intellectuels de *Cité libre*, mais aussi par les partipristes qui en ont radicalisé la portée en désignant l'élite clérico-bourgeoise comme une des principales sources de l'aliénation collective des Québécois. Au cours des années soixante, tout un passé a ainsi été liquidé : Duplessis enterré, les clercs sont devenus des diables et leurs sermons ont été refoulés vers la Grande noirceur.

Avec *Le ciel de Québec*, paru en pleine Révolution tranquille, Jacques Ferron fait figure d'iconoclaste. Suspicieux envers les bienfaits purificateurs de la table rase, l'écrivain plante ses personnages au cœur de l'époque duplessiste, dans l'entre-deux-guerres. Sur le ton mi-sérieux mi-ironique qui lui est propre, Ferron revisite cette période historique et met en scène une société bouillonnante, une intelligentsia animée et un clergé somme toute bienveillant. À contre-courant de ses contemporains, l'écrivain semble chercher une voie de réconciliation avec la Grande noirceur, brochant un portrait nuancé de ses principaux acteurs, d'abord religieux.

C'est la thèse que défend Jacques Cardinal dans son dernier ouvrage, *Le livre des fondations. Incarnation et enquébecquisme dans Le ciel de Québec de Jacques Ferron*. Or, selon Cardinal, la « *démystification de certains lieux communs sur l'époque de la Grande noirceur* », qui constitue la matrice du roman de Ferron, ne vise pas un simple retour nostalgique vers ce temps révolu. L'écrivain chercherait plutôt à reca-

drer l'héritage catholique québécois dans un nouveau récit collectif où, à l'idée de la pureté ethnique des Canadiens français, se substituerait celle d'une identité culturelle métisse.

## Incarnation

Dans *Le ciel de Québec*, Ferron confronte deux catégories de prêtres aux idéologies contraires, les « *abstraites* » et les « *incarnés* ». Les premiers, représentés par M<sup>re</sup> Cyrille et l'abbé Louis-de-Gonzague Bessette (du moins, avant que celui-ci ne se convertisse à la philosophie de l'incarnation), sont décrits comme des êtres conservateurs et fanatiques, en quête de pureté corporelle et spirituelle. Conduits par un idéal d'élitisme qui porte à la claustration, ils rejettent les plaisirs des sens et adoptent une posture de saint ou de martyr à l'égard de l'existence, « *allant même jusqu'à considérer la vie comme l'antichambre misérable, faite d'épreuves humiliantes mais édifiantes, de la vie éternelle* ». De leur côté, les incarnés constituent une fraternité de personnages pour le moins colorés, dont font partie M<sup>re</sup> Camille, le curé Rondeau, l'abbé Surprenant et le cardinal-archevêque de Québec. À l'inverse des abstraits, ces hommes d'Église ne renoncent nullement à l'expérience réelle du monde : ils fréquentent les petites gens (dont les prostituées), arpentent le territoire à la manière des coureurs des bois et se montrent sympathiques à l'égard des peuples amérindiens et métis. Humanistes et libéraux, les incarnés sont « *attentifs à la concrétude du pays québécois* », ils font corps avec celui-ci et avec ses habitants. Les prêtres incarnés sont ainsi fortement valorisés par Ferron qui oppose au dogmatisme obscurantiste représenté par les abstraits une idée plus ouverte de l'Église, en phase avec ses paroissiens.

La mise en procès de la doctrine de l'abstraction est l'occasion pour Ferron de réinvestir le discours clérical de la Grande noirceur en lui injectant des valeurs renouvelées, fondées sur les principes catholiques de l'humilité et de l'altruisme. Ce recadrage s'articule autour de l'intrigue centrale du *Ciel de Québec*, le « *récit de fondation* », où est mise en œuvre la volonté du cardinal de transformer le village métis des Chiquettes en une paroisse nommée Sainte-Eulalie, « *mettant fin de la sorte à la marginalisation, à l'hostilité et au mépris dont sont victimes les villageois* » de la part des catholiques abstraits, dont l'abbé Bessette qui, dans un délire de purification, a tenté d'incendier leur village. Les péripéties sur lesquelles s'ouvre le récit de fondation et qui relatent l'arrivée de M<sup>re</sup> Camille, de M<sup>re</sup> Cyrille et du cardinal de Québec chez les Chiquettes sont à cet effet révélatrices : usant des moyens de la parodie et du burlesque, Ferron dépouille l'Église de son prestige et de son faste baroque, instaurant plutôt une relation de type égalitaire entre les représentants de l'autorité ecclésiastique et les villageois. Ainsi, lorsque la limousine cardinale, plongée dans la rivière des Chians, est sortie de ce faux pas par les Chiquettes, ou encore lorsque le cardinal, croyant que sa voiture a percuté le jeune Rédempteur Fauché, porte assistance à l'enfant en se présentant comme une « *grosse vache qui pleure* », la hiérarchie qui détermine conventionnellement la relation entre les interprètes de Dieu et les humbles chrétiens se voit momentanément renversée, favorisant le principe selon lequel « *le premier est le dernier et le dernier, le premier* ». L'altération de l'opposition du haut et du bas atteint toutefois un sommet dans les allocutions du cardinal, du chef du village des Chiquettes et de son épouse la capitainesse, prononcées à l'occasion de l'annonce de la fondation de la nouvelle paroisse.

Dans ces discours se déploie une puissante « *rhétorique de l'humilité* » où chaque déclamateur, faisant preuve de simplicité, reconnaît la légitimité et la dignité de son interlocuteur. Encourageant une vision conciliante des rapports interpersonnels, en accord avec le message évangélique « *prêchant l'égalité et l'amour universel* », ces harangues tendent en fin de compte à justifier la présence de tous les enfants de Dieu au sein de l'Église, jusqu'aux éléments les plus excentriques de la catholicité.

Par ces mises en scène carnavalesques qui remettent en cause l'attitude sectaire des abstraits, Ferron réaménage le discours religieux de la Grande noirceur et l'organise autour de principes fondamentaux de la pensée chrétienne comme la modestie et la solidarité. Ce faisant, l'écrivain ouvre la porte à la reconsidération d'un des principaux préjugés véhiculés par l'idéologie clériconationaliste de l'ère duplessiste : l'essentialisme de la collectivité canadienne-française. Car dans l'esprit de Ferron, la fraternité implique nécessairement l'inclusion : « *l'universalité de l'Église subsume sous sa loi les diverses incarnations ethniques ou nationales du chrétien.* »

## Enquébecquisme

En plus des habitants du village des Chiquettes, Ferron met en scène plusieurs personnages aux identités flottantes, à l'image de l'honorable Chubby, Québécois d'ascendance irlandaise, ou du Métis Henry Scott-Sicotte, né d'une mère amérindienne et d'un père québécois. Ces êtres aux frontières identitaires brouillées sont autant de rappels des différentes cultures qui ont historiquement façonné la société québécoise. Parmi ces individus ambivalents, Ferron développe principalement le personnage de Frank-Anacharsis Scot, mission-